

plusieurs crevasses dont la profondeur donnait le vertige.

Dans les fentes de ces crevasses poussaient des arbustes chétifs.

Il se dirigea d'un bon pas vers une maison absolument isolée.

Cette maison occupait le centre d'un jardin dont les murailles de clôture ne permettait pas de voir à l'intérieur.

La porte donnant accès dans l'enceinte était close et l'écriteau cloué sur un de ses panneaux offrait cette indication :

VILLA MEUBLÉE OU NON, A VENDRE OU A LOUER

Entrée en jouissance immédiate

S'adresser à M. Servan, rue de Paris, N°... à Bagnolet

—Tiens ! Tiens ! pensa l'inspecteur de la sûreté, voilà qui pourrait probablement me convenir... Il s'agit de savoir comment cela est conditionné à l'intérieur...

Il quitta le chemin et fit le tour du jardin, mais, nous le répétons, la hauteur des murailles l'empêchait absolument de satisfaire sa curiosité.

Revenant alors sur ses pas, Théfer reprit la direction de Bagnolet, descendit la colline abrupte, gagna la rue de Paris et mit en branle la sonnette d'une assez jolie maison portant le numéro indiqué.

Une bonne vint lui ouvrir.

—M. Servan ? lui demanda-t-il.

—C'est ici, monsieur...

—Pourrai-je le voir ?

—Est-ce pour affaire ?

—Oui.

—Pour quelle affaire ? reprit la servante qui paraissait avoir la consigne de n'introduire les visiteurs auprès de son maître qu'à bon escient.

—C'est pour une location...

—Quelle location ?

—Celle de la villa du plateau de la Capsulerie.

—Vous en venez ?

—Oui, et l'écriteau m'a appris que je devais m'adresser à M. Servan.

—Bon, alors... Donnez-vous la peine d'entrer... Je vais prévenir monsieur.

#### XLVII

Théfer franchit le seuil ; la servante referma la porte derrière lui, l'introduisit dans une pièce à peine meublée, le pria d'attendre un instant et disparut.

Au bout d'une minute un petit homme gros et rougeaud, en veston, en pantouffles et coiffé d'une calotte noire, vint le rejoindre.

Ce petit homme avait une figure désobligeante.

Il salua de façon très sommaire, et demanda d'une voix brève :

—C'est vous, monsieur, qui venez pour la villa du plateau de la Capsulerie ?

—Oui, monsieur...

—Pour acheter ?...

—Non, monsieur... J'ai dit à votre bonne qu'il s'agissait d'une location...

—J'aimerais mieux vendre...

—Je ne suis pas acheteur...

—Loueriez-vous meublé ?

—Oui, monsieur.

—A l'année ?

—C'est mon intention...

—Et vous passerez l'hiver là-dedans ?

—Très bien... Je veux y faire un laboratoire de chimie...

—Oh ! vous y ferez tout ce que vous voudrez... Connaissez-vous la villa ?

—Je viens d'en voir l'extérieur...

—Vous voudriez la visiter ?

—Naturellement, si vous voulez bien me faire conduire...

—Je vous conduirai moi-même... je n'ai rien à faire... ça m'occupera et je fumerai ma pipe en route...

M. Servan tira de sa poche une courte pipe amplement culottée et une blague à tabac.

Avec le contenu de l'une il bourra l'autre soigneusement.

—Arthémise... cria-t-il, tout en se livrant à cette occupation chère aux fumeurs.

—Quoi, mon ami ? demanda une voix suraiguë depuis le dehors.

—Je vais au plateau... Envoie-moi les clefs...

La servante accourut presque aussitôt avec un trousseau de clefs, et les deux hommes prirent ensemble le chemin du plateau que nous connaissons déjà.

Malgré ses pantouffles, sa petite taille et son embonpoint, le propriétaire marchait lestement, mais en marchant il ne disait mot.

On atteignit la villa à louer.

M. Servan ouvrit la porte sur laquelle se trouvait l'écriteau et introduisit Théfer dans un jardin divisé en carrés, selon l'ancienne mode, et planté de nombreux arbres fruitiers.

—Ça a besoin d'un coup de bêche... dit le petit homme. Les locataires qui sont partis il y a un mois entretenaient assez bien, mais depuis que la maison est vide les herbes ont poussé... Ce n'est rien. Les arbres sont en plein rapport. Voyez, il y a des pommes magnifiques et des poires superbes. Je vous les laisserai... J'en ai à Bagnolet à n'en savoir que faire... Voulez-vous voir le potager ?...

—Je n'y tiens pas... Visitez la maison, s'il vous plaît...

M. Servan, sans répliquer, se dirigea vers le bâtiment d'habitation composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Au moment d'y arriver il s'arrêta.

—Regardez comme c'est clos ! dit-il. Partout des volets fermés solidement à l'intérieur... Il faut ça pour couper la musette à MM. les filous qui pourraient venir la nuit déménager les meubles... Il y a des barreaux aux fenêtres et une grille derrière la porte.

Théfer dressa l'oreille.

—Des barreaux et une grille !... répéta-t-il.

—Oui, monsieur... Voilà un an que j'ai fait placer ça... Chat échaudé craint l'eau froide...

—Vous avait-on donc enlevé votre mobilier sans permission ?

—Comme vous dites... Alors j'ai pris mes précautions.

—Votre villa, maintenant, est défendue comme une prison.

—Elle pourrait en servir, et je déferais bien qu'on s'en échappe.

—Voyons un peu.

M. Servan choisit une clef dans son trousseau et ouvrit la porte, derrière laquelle se trouvait en effet une forte grille, faisant son évolution intérieure sur un couloir percé de deux ouvertures.

L'une donnait accès dans un petit salon suivi d'un cabinet.

L'autre conduisait à la salle à manger et à la cuisine.

—Au premier étage, dit M. Servan après avoir montré le rez-de-chaussée, il y a deux chambres à coucher avec cabinets de toilette, et une chambre de bonne... La porte de la cave est au fond du couloir, près de l'escalier... Tout est meublé, et proprement meublé, vous le voyez de vos yeux...

—Et des barreaux partout ?

—Partout !

Théfer pensait :

—Si l'on avait organisé cela d'après mes ordres et exprès pour moi, on n'aurait pas mieux réussi.

Il demanda :

—Combien louez-vous ?

—Quinze cents francs... Les contributions mobilières et l'impôt foncier à la charge du locataire. Six mois payés d'avance... Je ne fournis pas le linge...

—Je loue... dit le policier.

—Et vous payez six mois d'avance ?...

—Je paye l'année entière...

En vous installant ?...

—Tout à l'heure, contre quittance.

Le visage grincheux de M. Servan s'illumina.

—Touchez-là ! nous sommes d'accord ! dit-il en tendant la main à son locataire futur. Descendons

chez moi, nous viderons une vieille bouteille de chablis pour nous rafraîchir, et l'affaire sera vite bâclée...

On referma soigneusement les portes et on regagna la maison de la rue de Paris.

Une heure plus tard, Théfer emportait la clef de l'immeuble et sa quittance de loyer faite au nom de Prosper Gaucher, fabricant de produits chimiques.

—Nous avons la cage, se disait-il avec un étrange sourire, il ne s'agit plus que d'y faire en-

trer l'oiseau. Des volets, des barreaux à l'intérieur, et autour de la maison des abîmes... Tout ira sur des roulettes.

Vers quatre heures il rentra à Paris, allait chez lui changer de costume et reprendre sa physionomie habituelle, puis il gagnait la Préfecture de police où l'appelait son service du soir.

Le temps avait marché.

La fête que donnait Claudia dans son hôtel de la rue de Berlin devait avoir lieu deux jours plus tard.

René ne dormait plus.

Outre le souci résultant pour lui des préparatifs sur lesquels il avait la haute main, il songeait sans cesse aux moyens de forcer mistress Dick Thorn à se trahir, si véritablement, (ainsi que l'affirmait Jean-Jeudi), elle était la complice des assassins du pont de Neuilly.

Enfin il crut avoir trouvé.

Le matin de l'avant-veille du grand jour il se rendit, à huit heures, au rendez-vous quotidien donné au voleur émérite, à l'angle de la rue de Clichy.

Il y trouva le bandit déjà arrivé et fumant sa pipe.

—Filez à la buvette du chemin de fer du Havre, lui dit-il en passant auprès de lui sans s'arrêter, je vais vous y rejoindre... Nous avons à causer...

—Compris...

Et Jean-Jeudi courut à l'endroit désigné.

La buvette était déserte. Les garçons époussetaient les tables et les chaises, et balayaient le plancher avant d'y semer du sable jaune.

René ne se fit point attendre.

Les deux hommes s'installèrent dans un coin et commandèrent une bouteille de vin blanc.

—Eh bien ! mon vieux ? demanda Jean-Jeudi en remplissant les verres.

—C'est pour après-demain...

—Je sais ça depuis longtemps... Mais y a-t-il du nouveau ? As-tu figolé ton plan, ce fameux plan qui n'est jamais mûr ?...

—Oui.

—Et tu vas me mettre au courant ?

—C'est pour cela que je suis ici...

—Jabotte alors, je bois tes paroles...

—Si mistress Dick Thorn est bien l'empoisonneuse de Neuilly, commença René, nous avons sur elle un moyen d'action infaillible...

—Lequel ?

—L'épouvante...

—Très bien, mais c'est une gaillarde !... Comment l'épouvanter ?

—En remettant sous ses yeux à l'improviste une scène qui n'a pu s'effacer de sa mémoire... la scène terrible de la nuit du 24 septembre 1837...

—Faudrait donc alors conduire la dame au pont de Neuilly... C'est un peu loin et pas très commode...

René Moulin haussa les épaules.

—L'apparition aura lieu dans son hôtel illuminé pour la fête, et au milieu de ses invités... répliqua-t-il.

—Ce sera très chic ! reprit Jean-Jeudi. Oui parbleu, très chic !... Mais le moyen ?... Entre nous, mon vieux, la chose me paraît impraticable !... Comment lui montrer la femme déguisée en homme avec son carrick de cocher (c'est-à-dire elle-même), l'assassin payé, l'assassin qui payait, le vieux médecin et l'enfant ?

—La chose est praticable et facile, vous allez voir comment : A une heure du matin des acteurs doivent venir jouer un vaudeville sur un petit théâtre improvisé dans le grand salon et auquel le boudoir servira de coulisses... A ce vaudeville succéderont des tableaux vivants. Les artistes ont été choisis par moi, c'est moi qui les introduirai, et personne n'apercevra le bout de leur nez avant leur entrée en scène.

—Je commence à comprendre et je trouve ça bigrement bien combiné... Si la dame est innocente elle n'y verra que du feu... si elle est coupable, elle aura peur et sa figure bouleversée nous apprendra ce que nous voulons savoir...

—Alors l'idée vous semble bonne ?...

—Admirable, mon vieux ! tout à fait admirable ! Présentement il s'agit de songer aux détails...

—C'est ce que nous allons faire.

—Qui jouera les personnages ?

(A suivre)